

**Zeitschrift:** Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève  
**Herausgeber:** Société d'histoire et d'archéologie de Genève  
**Band:** 18 (1984-1987)  
**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Chronique bibliographique pour 1986

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 05.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE POUR 1986

### Histoire générale

*Regards sur Genève.* — *L'Europe des villes rêvées* est une série de «guides intimes» de modestes dimensions; l'un d'eux est consacré à **Genève** (Paris, 1986, 53 p., ill.). On y trouve une vingtaine de tableautins dus à Michel Butor, une petite mosaïque de textes littéraires évoquant cette ville, enfin quelques «bonnes adresses», le tout pour répondre aux questions immédiates d'un voyageur amoureux des lieux et des ambiances, qui ne réserve à son voyage qu'un temps limité.

**Regards sur Genève** avec, en sous-titre, **Comment peut-on être Genevois?**, tiré à part du *Journal de Genève* (juin 1986, 16 p.), est un texte d'humeur d'Antoine Maurice. Les titres des différentes parties de cet écrit en donnent le ton: «Un canton sous influence»; «L'histoire: entre ouverture et repli»; «Le naufrage des bien-pensants» et «L'irrésistible ascension des ploucs». Malgré les apparences, le texte d'Antoine Maurice se termine sur une note d'espoir. On peut n'être pas d'accord avec l'auteur, souhaiter plus de nuances; souvent pertinents, ses propres méritent pourtant qu'on y réfléchisse.

Flâneur impénitent, observateur curieux et amusé de tout ce qui s'offre à ses sens, commentateur disert et souriant de ce qu'il a observé, moraliste plein de bonhomie, Jean-Claude Mayor réussit, avec son **Genève à pied. Un anti-guide citadin** (Genève, 1986, 128 p., ill.), à nous faire partager le plaisir qu'il éprouve à parcourir notre ville.

*Sciences auxiliaires.* — *Généalogie.* — A la demande de Paul-Jean-Emile Gaillard, habitant Genève, descendant de Pierre Gaillard, cordonnier, originaire du Dauphiné, établi à Genève vers 1748, le Bureau d'études héraldiques et généalogiques R. Jayet, M. Châtelain succ., a, dans sa série *Notice historique et généalogique de famille*, procédé à une recherche sur **La famille Gaillard de Genthod** (Genève, 1986, 23 p. dactyl., ill.). Recherche qui a débouché sur un tableau généalogique de cette famille et sur des notices biographiques plus ou moins détaillées concernant chacun de ses membres (dont Jean-Pierre Gaillard, 1790-1858, boulanger, maire de Genthod de 1835 à 1850).

*Histoire communale.* — Sous le titre **Communes genevoises à tous les vents** (Genève, 1986, 377 p., ill.), Alain Boujon a réuni en un volume les pages qu'il a consacrées à celles-ci dans le journal *Coopération* entre 1983 et 1984. Cette promenade en sauts de puce d'une commune à l'autre offre au lecteur «le témoignage de faits et de préoccupations qui furent actuels en une période

déterminée». L'histoire proche ou lointaine y voisine avec les questions d'actualité ou leur sert de support.

Jean-Claude Mayor, Richard Gaudet-Blavignac, Louis Mühlemann et Alexandre Gisiger ont uni leurs efforts pour nous présenter **Les communes genevoises et leurs armoiries** (Chapelle-sur-Moudon, 1986, 144 p., ill.). Le volume débute par une sorte d'état des lieux qu'aurait dressé et illustré un poète plutôt qu'un huissier judiciaire. Sont ensuite abordés, dans l'ordre, les fêtes et les coutumes genevoises, les armoiries des quarante-cinq communes, reproduites et décrites, enfin les principaux événements qui ont fixé le destin de chacune de ces entités politiques de notre canton. Un bel et utile album.

On aime mieux ce qui nous est devenu familier. Les monographies consacrées à nos communes ont, pour les ressortissants anciens ou récents de celles-ci, ce rôle essentiel à jouer.

En 1955, la municipalité de Bellevue publiait une plaquette dans laquelle Pierre Bertrand retraçait l'histoire de **Bellevue, commune genevoise** constituée cent ans plus tôt par démembrement de celle de Collex-Bossy (cf. *B.H.G.*, tome X/4, 1955, p. 378-379). Une deuxième édition, mise à jour par l'auteur (56 p., ill.), paraît cette année pour marquer le 800<sup>e</sup> anniversaire de la première mention écrite de Colovracum, bien que la référence au hameau de Colovrex sis sur le territoire de la commune soit mise en doute par certains historiens au profit d'autres localisations.

Egalement publié par la commune, l'ouvrage de François Lombard, ancien maire, **Chêne-Bougeries hier et aujourd'hui** (1986, 175 p., ill.), a tout pour plaire aux habitants de cette commune qui y trouveront un tableau détaillé et suivi de ce qui a contribué à façonner, dès les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle surtout, leur cadre de vie actuel.

Qui désire connaître les lieux et les gens de **Collonge-Bellerive** lira avec profit les **Notes d'histoire** (Collonge, 1986, 168 p., ill.) que Georges Curtet a rassemblées à leur propos. Avec une érudition aussi discrète qu'elle est rare, l'auteur brosse en quelques pages denses l'histoire d'une maison, d'un domaine, d'un hameau ou encore d'une portion du territoire de cette commune, de ceux qui en étaient les habitants, de la façon dont ils vivaient, des activités qu'ils exerçaient. Si, à l'exception des épisodes de la construction du château de Bellerive ou de l'arrestation de Giannone dont l'écho franchit les frontières de la commune, l'Histoire paraît n'avoir pas été au rendez-vous, c'est qu'on a cru, à tort, que la «reconstruction du cadre de vie dans lequel ont vécu ceux qui nous ont précédés» n'était pas digne d'Elle.

Enfin, Jean Comte imagine que deux vieux Onésiens, morts il y a une trentaine d'années, obtiennent du bon Dieu l'autorisation de retourner sur la Terre pour vingt-quatre heures. Leurs rencontres et leurs étonnements devant les changements de toutes sortes qu'a subis leur commune forment la matière de l'histoire gentiment malicieuse et critique racontée dans **Qu'Onex rie... Récit humoristique** (Genève, 1986, 95 p., ill.).

*Histoire ecclésiastique.* — La célébration, cette année, du 450<sup>e</sup> anniversaire du passage de Genève à la Réforme nous vaut une série d'ouvrages de belle tenue. Au-delà de l'attachement légitime que chacun peut témoigner à la

communauté ecclésiastique à laquelle il appartient, cet anniversaire ne met-il pas d'abord tous les chrétiens en demeure de justifier leur foi? C'est la question que pose Catherine Santschi dans **2000 ans de réformes. L'Eglise entre le monde et le désert** (Genève, 1986, 64 p., iconographie de Sylvie Libois), plaquette réalisée pour l'exposition que le Musée Rath présentait sur ce thème, du 18 avril au 8 juin 1986. Partant de la constatation que «depuis les origines judéo-chrétiennes, le message biblique est un appel au changement, au renouvellement, à la repentance, à la conversion» (p. 5), l'auteur montre que tout au long de son histoire l'Eglise née du Christ — certains de ses membres du moins — a périodiquement éprouvé le besoin de se «resourcer», de se réformer par un retour symbolique ou réel au désert, c'est-à-dire à l'isolement et à la méditation sur les exigences de ce message biblique. La Réforme qu'a vécue Genève n'est, en ce sens, qu'une de ces réformes, bien qu'«elle se distingue absolument de toutes les précédentes par son fondement théologique et par son application au corps social tout entier» (p. 40).

Fidèle au rythme annuel de publication qu'il s'est imposé, le comité de l'*Encyclopédie de Genève* nous livre un nouveau volume, **Les religions** (Genève, 1986, 295 p., ill.), qui forme le tome cinquième de la série. Sous la direction de Monique Ribordy et de Rémi Jequier, en collaboration avec Catherine Santschi et Jean de Senarclens, une vingtaine d'auteurs qualifiés ont produit un ensemble remarquable d'articles relatifs non seulement aux religions — chrétiennes et non chrétiennes — dans la Genève d'aujourd'hui, mais aussi à l'histoire du christianisme chez nous, des origines à nos jours. Riche de renseignements sur les fondements, l'organisation, la vie matérielle et spirituelle, les activités et les manifestations des différentes Eglises comme sur le mouvement œcuménique, cet ouvrage est couronné par un examen de la pratique religieuse contemporaine. On regrettera un peu que ce dernier champ d'étude soit réduit, dans la partie historique du livre, à la portion congrue. Cette réserve n'enlève cependant rien à la valeur de ce volume: tableaux, cartes, bibliographie et index en font en outre un instrument de travail auquel on aura souvent recours.

Bien qu'il soit préfacé par l'abbé Emonet, vicaire épiscopal de Genève, le fort volume que publie Edmond Ganter sous le titre **L'Eglise catholique de Genève. Seize siècles d'histoire** (Genève, 1986, 515 p., ill.) présente le résultat d'une lecture personnelle de l'histoire du catholicisme genevois, non une sorte de version «officielle» de celle-ci. Cette chronique d'histoire locale comprend quatre volets: «Le premier millénaire»; «La Genève épiscopale»; «De la Réforme à la Révolution» et «De la Révolution au XX<sup>e</sup> siècle», un XX<sup>e</sup> siècle parcouru au pas de charge au-delà du vote populaire de 1907 qui consacrait la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'annotation délibérément réduite qui accompagne le texte ne nous empêche pas de réaliser que l'auteur appuie son récit sur une information étendue, puisée aux meilleures sources et mise en œuvre avec le souci d'éviter deux écueils: l'anachronisme et la partialité. Servi par un style dépouillé, cet effort d'objectivité atteint généralement son but, même lorsque l'événement éveille chez E. Ganter le regret qu'il en ait été ainsi.

Pour accompagner l'exposition qu'elle a consacrée au *Psautier de Genève*, du 13 mars au 13 juin 1986, en la salle Ami-Lullin, la Bibliothèque publique

et universitaire a confié à Jean-Daniel Candaux le soin d'en rédiger le catalogue. Celui-ci, **Le Psautier de Genève, 1562-1865. Images commentées et essai de bibliographie** (Genève, 1986, 111 p.) retrace l'histoire de ce «livre de louange et de prière» qui «a été durant près de trois siècles le ciment de la chrétienté réformée». Il valait la peine de convier le public à redécouvrir ce fleuron de la piété réformée, aujourd'hui bien oublié. J.-D. Candaux s'y emploie avec talent. En vingt-cinq courts chapitres abondamment illustrés de reproductions de certaines des pièces exposées, il nous raconte les origines, la composition et la diffusion du psautier; l'évolution que, tant dans son contenu (texte, musique) que dans son aspect matériel (typographie, reliure), ce manuel a connue au cours des ans; les temps forts de son usage et les marques, souvent très modestes, qu'y laissaient ses possesseurs. La longue bibliographie des impressions genevoises de ce psautier qui clôt l'ouvrage remplira d'aise savants, bibliophiles et musicologues intéressés par le sujet. Avec eux, le simple curieux lira, dans le n° 265 des *Musées de Genève* (mai 1986, p. 2-7, ill.), les quelques pages de **Souvenirs de trois mois de chasse (aux psautiers)** où l'auteur narre de façon plaisante, en termes cynégétiques, les pistes qu'en fin limier il a suivies afin de nous offrir cet instrument de travail que, modestement, il intitule «essai de bibliographie».

Saluons l'heureuse initiative prise par le groupe d'histoire du Cycle d'orientation de l'enseignement secondaire genevois de fonder, au moins partiellement, l'enseignement de cette discipline sur des matériaux d'histoire locale et régionale. Dans la série **La Genève marginale** de ces *Documents d'histoire genevois* édités par le Département de l'instruction publique, Roger Durand et Violaine Stiassny publient un dossier concernant **Les catholiques** (Genève, 1986, 50 p. dactyl., ill.). A partir du thème général de l'absence de tolérance qui, en matière de religion, a longtemps régné partout en Europe, ils abordent le cas de Genève où, durant quelques siècles, les fidèles de l'Eglise romaine, minoritaires, ont formé une exception à la norme, avec tous les problèmes que cette situation pouvait entraîner. Après avoir établi un état de la question, les auteurs proposent aux élèves, sous forme de questionnaires, huit sujets de recherches portant sur un choix de documents variés, d'époques différentes.

*Institutions et sociétés.* — L'actuel titulaire de la charge, Pierre Stoller, a réuni dans une brochure tout ce que l'on peut désirer savoir sur **Le sautier de la République de Genève** (annexe du *Mémorial des séances du Grand Conseil*, chancellerie d'Etat, 1986, 55 p.). Outre ceux qui ont exercé depuis 1483 cet emploi honorable et l'ont d'ailleurs parfois marqué de leur empreinte, l'auteur passe également en revue les changements survenus, au cours des siècles, dans le cahier des charges de cet office, dans le costume de fonction et les insignes du pouvoir que porte son titulaire.

Dans la *Revue du Vieux Genève* (n° 16, 1986, p. 21-28), Bernard Lescaze consacre à **La distinction entre meubles et immeubles dans l'ancien droit genevois** une intéressante étude fondée sur l'examen des décisions rendues par les tribunaux genevois qui expliquent l'article 1 du titre XXIV des *Edits civils*. Cet article traitait en effet de ces biens qui, par leur nature, sont meubles mais

qui, étant «attaché[s] dans une maison par clous et cheville», devaient être tenus pour des immeubles par destination. Une interprétation divergente de cette disposition légale fut à l'origine de quelques procès civils, au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Dans les affaires qu'ils ont à trancher, les juges adoptent une attitude pragmatique avant tout. Si tous sont un peu frottés de droit, ils ne sont souvent pas des juristes de profession. Aussi ne s'embarrassent-ils guère de subtiles considérations doctrinales et soupèsent-ils plutôt les intentions des parties en litige.

Deux pièces de canon en fonte de fer, dressées sur un socle de granit, ornent l'entrée du château de Colombier. L'une d'elles porte les armes de Genève surmontées du millésime 1673 et le numéro 15; la seconde n'a d'autre indication que le numéro 21 frappé entre les anses. Une enquête menée aux Archives de l'Etat de Genève a permis à Jean Dunant d'établir qu'elles provenaient de la fonderie de Moncley, près de Besançon. Ces canons, témoins de la métallurgie franc-comtoise d'autrefois et doyens du parc d'artillerie de l'ancienne République, furent cédés gratuitement à Colombier, au siècle dernier, pour l'instruction de la troupe. Elargissant sa recherche, J. Dunant nous fournit, avec **Les deux canons de Colombier. Historique de l'artillerie de fer de la place de Genève (XVII-XIX<sup>e</sup> siècles)**, paru dans la *Revue de l'Association suisse pour l'étude des armes et armures* (n.s., n° 5, mars 1986, p. 225-288), la description technique — solidement documentée — et l'histoire du long service des cinquante canons de fer genevois, remplacés au XVIII<sup>e</sup> siècle par des pièces en bronze.

En publiant **Die Genfer Friedensgesellschaft (1830-1839) und der Strukturwandel des europäischen Pazifismus**, dans *Die Friedenswarte. Blätter für internationale Verständigung und zwischenstaatliche Organisation* (Band 66, Heft 1-2, 1986, p. 23-42), Klaus-Gerd Giesen livre à un nouveau public (en français, cf. l'article qu'il a cosigné dans la *Revue suisse d'histoire*, tome 35, 1985, fasc. 3, p. 261-287) le fruit de ses recherches consacrées à cette *Société de la Paix* de Genève que Jean-Jacques de Sellon (1782-1839) fonda, en 1830, dans sa maison de la rue des Granges. Après avoir évoqué la situation du pacifisme en Europe avant 1830, l'auteur souligne combien, grâce à l'énergie de son président-fondateur et à la publicité qu'il sut donner à ses entreprises, cette société eut une influence et un retentissement internationaux. La Société de la Paix de Genève a, en tant qu'institution, décliné rapidement après la disparition de son principal animateur. En revanche, l'esprit de son action en vue de substituer le droit à la force dans les relations entre les peuples lui a survécu. Il est même l'une des sources où, sur le terrain humanitaire en particulier, ce qu'on nomme «l'esprit de Genève» a puisé son inspiration. Victoire posthume pour de Sellon qui, de son vivant, ne parvint pas à vaincre les réticences de ses propres concitoyens!

Le **75<sup>e</sup> anniversaire de la Société de cavalerie de Genève (1911-1986)** (s.l.n.d., 47 p., ill.) offre à Jean-Jacques Rivoire, son président d'honneur, l'occasion de rappeler le nom des fondateurs de cette société qui, chemin faisant, a perdu le caractère militaire qu'elle avait à ses débuts; de noter aussi les dates et les étapes marquantes de son existence, en particulier ce premier concours hippique officiel organisé en 1926. De leur côté, Louis Dégallier,

Emile Blanchet et Daniel Blanc égrènent les souvenirs que leur ont laissés les diverses manifestations auxquelles ils ont pris part.

*Arts et sciences.* — A quoi bon sauvegarder à grands frais et conserver jalousement un document original en mauvais état quand on peut fournir aux intéressés une bonne copie! Bien que son article ne cache pas les problèmes parfois ardues que posent **La conservation des affiches à la Bibliothèque publique et universitaire** (*Musées de Genève*, n° 263, mars 1986, p. 2-7, ill.) et, au besoin, leur restauration, Jean-Charles Giroud finit par confondre les champions du simili en soulignant combien «la recherche de l'authentique s'associe à une quête d'identité et à un attachement plus profond et durable avec le passé» (p. 7).

Les imprimeries de Genève sont souvent restées dans une même famille pendant plusieurs générations, mais rares sont celles dont l'existence excède la durée d'un siècle. Ce seuil de longévité fut pourtant franchi par **Les imprimeurs Bonnant à Genève. 1715-1884**, comme le relève Georges Bonnant dans *Genava* (n.s., tome 34, 1986, p. 143-162, ill.). Certes, l'ancêtre de cette lignée d'imprimeurs, Josué, n'exerça pas toute sa vie le métier qu'il avait appris. Ses fils, en revanche, se vouèrent entièrement à cette profession, en particulier l'aîné, Jean-Pierre, qui fonda en 1770 l'entreprise familiale en reprenant le matériel typographique d'un ancien associé. Sous des raisons sociales successives, l'imprimerie Bonnant se maintint jusqu'en 1884, date à laquelle les derniers représentants de cette dynastie, les frères Christophe et Louis Bonnant, la vendirent à leurs employés Wyss et Duchêne, tout en demeurant propriétaires de l'immeuble de la rue Verdaine où elle était alors installée. Suivant pas à pas l'activité de cette firme au cours de sa longue histoire, Georges Bonnant examine en détail les productions sorties de ses presses. Attentif à préciser pour le compte de qui l'atelier typographique exécute des travaux, de quelle nature ou de quel format sont les ouvrages commandés, à quel marché ils sont destinés, il met en parallèle avec bonheur le sort de cette entreprise et les circonstances locales ou internationales qui le déterminent, en partie du moins.

Les pharmacopées étaient et sont encore les bibles des pharmaciens. En 1780 sortait des presses de Jean-Pierre Bonnant une *Pharmacopoea Genevensis*, œuvre des médecins Daniel De la Roche, Louis Odier et Charles Dunand, qui recensait 350 produits utilisés comme médicaments. Partant de ce codex remarquable, dont quelques-unes des préparations ont été suivies jusqu'en ce siècle, Fritz-Emile Ducommun expose, dans **La pharmacie à Genève. Aperçu historique. 1780-1980** (Nyon, 1986, 55 p., ill.), les temps forts qui ont marqué — sur le plan scientifique comme sur le plan professionnel — l'évolution de cette discipline et l'activité de ses praticiens. S'il rappelle le souvenir des pharmaciens de renom qui l'ont illustrée, celui de la création, en 1889, de la Société de pharmacie du canton de Genève et, en 1925, de l'École de pharmacie, F.-E. Ducommun n'esquive ni les situations difficiles, ni les conflits d'intérêts qu'a connus la profession au cours de ces deux siècles.

*Histoire économique et sociale.* — En publiant ces **Statistiques économiques et sociales pour la période 1815-1914 (avec un aperçu sur la période 1914-1980)**

(Genève, 1986, 119 p.), premier volume d'un *Annuaire statistique rétrospectif de Genève* dont on attendra avec impatience la suite, Paul Bairoch et Jean-Paul Bovée font, avec la collaboration de Jean Batou, coup double. D'une part, ils ont réuni et souvent constitué des séries de données relatives aux principaux aspects de la vie économique et sociale du canton et de l'agglomération de Genève que le large public, auquel ils s'adressent en premier lieu, n'aurait trouvées qu'avec difficulté, tant ces données sont dispersées dans une multitude de documents divers, parfois peu accessibles. Mais, d'autre part, comme chaque tableau statistique est précédé d'un commentaire qui renseigne notamment le lecteur sur la nature et l'origine des données fournies, ils suggèrent aux chercheurs quelles autres informations peuvent être élaborées ou relevées à partir des sources disponibles. Ce recueil fournit quelque 14 000 informations chiffrées. Le lecteur ne s'y plongera donc pas sans un peu d'appréhension, même s'il ne s'intéresse qu'à l'étude des salaires et des prix, au mouvement de la population, à l'évolution de la délinquance ou encore à celle du climat. Il lui suffira pourtant de parcourir **Chiffres froids et données vivantes ou quelques aspects de la vie des Genevois depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle vus à travers un annuaire statistique rétrospectif** (*Revue du Vieux Genève*, n° 16, 1986, p. 82-88) et ses dernières hésitations seront levées. Paul Bairoch, qui signe cet article, démontre avec éloquence comment faire parler ces colonnes de chiffres.

Le même numéro de la *Revue du Vieux Genève* permet à René Longet de brosser, sous le titre **Le vignoble genevois et ses cépages** (p. 89-93), une fresque ampélographique du terroir genevois d'hier et d'aujourd'hui. Cépages rouges et cépages blancs, cépages disparus et cépages dominants, spécialités, proportion des uns et des autres, variété et diversité des dénominations: tableau d'ensemble qui traite toutes ces questions, ainsi que celle du rôle des plants américains depuis la crise phylloxérique de la fin du siècle passé. Si la tête vous tourne un peu au terme de cette lecture, surnage l'idée que votre vignoble est «par excellence le témoin de la situation charnière du canton», entre Rhône et Rhin.

Les *Laiteries Réunies* ont réservé un numéro de leur journal (n° 4, septembre 1986, 4 p., ill.) à la célébration de leurs **75 ans (1911-1986)** d'âge: chronologie sommaire des principaux événements de leur existence, articles relatifs à leur passé, à leurs activités présentes et à leur évolution future. Parmi ces articles, celui de F. Melly, leur président, sur «Le statut des Laiteries Réunies, lieu de rencontre entre l'économie privée et l'intérêt public».

Marc NEUENSCHWANDER

### Arts, archéologie, topographie

C'est incontestablement le catalogue de l'exposition commémorant le bicentenaire de la Ville de Carouge qui constitue la pièce de résistance de la présente chronique. L'ouvrage, intitulé **Bâtir une ville au siècle des Lumières. Carouge: modèles et réalités**, résulte d'une étroite collaboration entre les Archives d'Etat



de Turin, soutenues par le Ministère des Biens culturels italien, et la Mairie de Carouge. Cinquante-cinq chercheurs, parmi lesquels une majorité de Piémontais, ont contribué sous forme d'essais à cette copieuse publication de 670 pages richement illustrées. Les sujets abordés dépassent largement le cadre de notre rubrique, puisqu'ils touchent aussi bien aux institutions du royaume sarde sous Victor-Amédée III qu'aux débuts de la communauté juive à Carouge, en passant par les relations musicales entre Turin, Genève et Carouge. Toutefois l'essentiel des contributions concerne de près ou de loin l'urbanisme et l'architecture de la Ville de Carouge, ainsi que le domaine des beaux-arts (peinture, faïence, enseignement artistique); elles sont regroupées principalement dans les chapitres centraux, «Le projet de la ville nouvelle» et «Méthodologies architecturales. Moyens mis en œuvre». On relèvera tout particulièrement le «Carouge avant Carouge» de Catherine Santschi; «La circulation des modèles de comportements urbanistiques et architectoniques dans les chefs-lieux de la Maison de Savoie durant le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle» d'Augusto Cavallari Murat; «Architectes, ingénieurs, arpenteurs, artisans d'une ville 'inventée'» de Micaela Viglino Davico; «Le projet de Lorenzo Giardino pour l'hôpital de Carouge entre théorie illuministe et politique de la santé des Etats de la Maison de Savoie» de Maurizio Momo et Elena Tamagno; «Modes de construction, couleurs et matériaux de la cité nouvelle» de Pierre Baertschi; «Le théâtre de Carouge» de Mercedes Viale Ferrero. Il est beaucoup question de Turin et du Piémont, davantage peut-être que de Carouge, à travers la plupart des articles restants qui tissent la toile de fond culturelle sur laquelle se profile l'histoire de celle qu'André Corboz appelle la «ville piémontaise en Suisse». Véritable ouvrage scientifique, cette publication est munie d'un puissant appareil critique et d'une bibliographie nourrie, ordonnée chronologiquement. On regrettera cependant le peu de soin accordé de manière générale à la traduction des textes italiens. Publié à Turin pour l'exposition qui s'est tenue au Musée de Carouge du 29 mai au 30 septembre 1986.

La revue *Genava* 1986 nous livre plusieurs articles de grand intérêt pour l'histoire monumentale et de l'urbanisme local. Il s'agit tout d'abord de la contribution de Pierre A. Frey, tirée d'un remarquable travail de mémoire de licence, sur le Mur des Réformateurs, **Le Mouvement international de la Réformation, les conditions de la commande d'une sculpture monumentale, Genève 1902-1917**, p. 171-184. L'auteur y décortique les mécanismes préalables à la réalisation du mur depuis la construction de Calvinium jusqu'aux concours internationaux lancés pour l'érection du monument. Le mur a fait l'objet d'une autre publication qu'il convient d'évoquer à cette occasion: il s'agit du catalogue d'une exposition qui s'est tenue au Musée de Penthes pour le 450<sup>e</sup> anniversaire de la Réforme sous le slogan **Une Réforme (1536), un mur, des projets**. Hélène Mayor, sous la direction de Jean-René Bory, a saisi l'occasion d'évoquer, autant que le monument, l'histoire de la Réforme dans les différents pays d'Europe et à Genève.

*Genava* 1986 comporte par ailleurs deux articles relatifs au plan Billon. Le premier, d'André Corboz, merveilleusement intitulé **Cadastres exquis: les plans Billon (1726) et Céard (1837) et leur intérêt pour l'histoire de l'urbanisme**

(p. 113-121); le second, de Sylvain Malfroy, collaborateur du précédent, a pour titre **Observations préalables à une analyse typologique du tissu urbain de la Vieille Ville de Genève** (p. 123-142). Ces études font état de recherches en cours sur le développement urbain en remontant jusqu'aux époques médiévales, voire même antérieures. Les nouvelles interprétations devraient peut-être permettre de remettre sur le métier le *Développement urbain de Genève à travers les siècles* encore inégalé (bien que dépassé) de Louis Blondel. Nous ajouterons à ceci la **Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1984 et 1985** par l'archéologue cantonal Charles Bonnet (p. 47-68); il y est question des chantiers urbains en particulier de celui prioritaire de la cathédrale Saint-Pierre, ainsi que des chantiers de campagne (chapelle de Peney, hostellerie du Cerf à Hermance, église Saint-Pierre de Meinier, église Saint-Mathieu de Vuillonex, entre autres).

**L'Hôtel de ville de Genève**, tel est le titre de la dernière plaquette publiée par la Chancellerie d'Etat sur le vénérable bâtiment. Celle-ci toutefois, rédigée par Barbara Roth-Lochner et Livio Fornara, renouvelle et le contenu et l'iconographie relative au bâtiment; les auteurs ont consacré quelques pages, de cette brochure qui en compte quarante-huit, à l'histoire récente jusque-là négligée. Nous devons encore à Livio Fornara deux contributions concernant la maison Tavel, inaugurée en automne 1986 après de longs travaux archéologiques et sa transformation en un musée du Vieux Genève. Il s'agit de **La maison Tavel. histoire urbaine et vie quotidienne**, Genève, Musée d'art et d'histoire, 1986, 28 p., ainsi que, dans *Musées de Genève*, 270/1986, p. 7-11, **La maison Tavel: un nouveau musée genevois**. A mentionner encore au chapitre des guides, **La salle Ami-Lullin. Ses expositions permanentes. Sa galerie de portraits**, rédigée par Paul Chaix et Charles Wirz. On y découvre l'histoire de cette salle d'exposition de la Bibliothèque publique et universitaire, ainsi que les documents qu'elle abrite. Nous ajouterons encore à ceci un dépliant «en dépôt chez l'éditeur», l'abbé A. Bayer, **Le patrimoine catholique de Genève. Que visiter dans nos églises?**

Deux articles d'érudition ont encore retenu notre attention: celui de Philippe Kaenel dans le bulletin *Nos Monuments d'Art et d'Histoire*, 1986/1, p. 36-42, **Rodolphe Töpffer et la copie: le paradigme photographique** qui tente d'élucider les principes esthétiques ambigus du caricaturiste et celui de Pierre Chessex dans la *Revue suisse d'art et d'archéologie*, **Documents sur la première exposition d'art en Suisse: Genève 1789**, 43/1986/4, p. 362-367.

Last and ... least (parce que nous ne savons pas bien où placer ce livre glorificateur) **Le Stroumpf** de Christian Hunziker publié à Cologne. Sur près de cent pages luxueusement glacées et enrichies de planches couleur, l'auteur, qualifié par Bruno Zevi de gourou sexagénaire, explique et fait expliquer par d'autres la genèse et le génie du quartier populairement dénommé «Le Stroumpf». Ses deux associés d'alors, Robert Frei et Georges Berthoud, sont mentionnés au passage. La volonté est toutefois nettement autobiographique et Hunziker profite de l'occasion pour retracer en fin d'ouvrage le reste de sa carrière... à suivre.

### Antiquité

La Bibliothèque publique et universitaire de Genève possède une riche collection de papyrus, grecs pour la grande majorité. Cette collection, créée à la fin du siècle dernier grâce à l'initiative de Jules Nicole, s'est par la suite enrichie des papyrus que possédait Nicole et de deux lots acquis en 1921 et en 1950. Elle compte actuellement plus de quatre cents numéros. Un peu plus de quatre-vingts de ces papyrus ont été publiés par Nicole lui-même au tournant du siècle. Son travail a été poursuivi par Victor Martin, puis par son disciple Claude Wehrli, qui vient de publier le second volume des papyrus de Genève (**Les papyrus de Genève. Deuxième volume, nos 82-117. Textes littéraires et documentaires publiés par Claude Wehrli**). De ces 36 documents, la moitié ont déjà été édités précédemment par V. Martin ou par Cl. Wehrli lui-même. Ce sont, pour la plupart, des textes administratifs d'époque romaine: reçus de fonctionnaires préposés à la perception de l'impôt, actes de vente, inventaires de fortunes, etc. Chaque texte est accompagné d'une traduction, d'un appareil critique et d'un bref commentaire, le tout présenté avec le soin et la compétence qui caractérisent le savant genevois.

Dans un petit article paru dans *Genava* (34, 1985, p. 69-80), Valentin Rychner donne les résultats de l'analyse par spectrométrie d'émission atomique de 37 objets en bronze mis au jour au siècle dernier dans les fouilles du site palafittique (II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.) des Eaux-Vives (**Les Eaux-Vives à Genève. Aspects de la métallurgie lémanique à l'âge du Bronze final**). Ces analyses, effectuées dans un laboratoire spécialisé de Dübendorf dans le cadre d'un projet national, doivent permettre de classer, selon la chronologie et la provenance, les objets de bronze des différents sites préhistoriques de Suisse.

Adalberto GIOVANNINI

### Moyen âge

**L'Histoire du Pays de Gex (I. Des origines à 1601)** d'Alexandre Malgouverné et Alain Mello (Saint-Genis, 1986, 240 p. in-4, ill.) nous touche évidemment de très près. Ecrit dans un style fort agréable, ce volume nous offre une histoire de conception moderne, basée sur les sources originales et les données archéologiques, de ce petit pays dont une partie est aujourd'hui genevoise. Une excellente illustration, de nombreux plans, des tableaux en rendent l'utilisation aisée et l'on ne peut qu'attendre avec impatience la suite.

Comme chaque année, Charles Bonnet, archéologue cantonal, nous donne les premiers résultats de ses travaux dans la bisannuelle **Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1984 et 1985** (*Genava*, n.s., t. XXXIV, 1986, p. 47-68). Signalons particulièrement les restes de l'enceinte réduite à la Tour de Boël, les vestiges romains de la rue des Chaudronniers et les églises de Peney, Meinier et Vuillonex. Sous une forme très agréable, le même auteur nous donne un aperçu de **Genève aux premiers temps chrétiens**

(Genève, Fondation des clefs de Saint-Pierre, 1986, 71 p.), surtout d'après les travaux archéologiques, tandis que l'examen des mêmes vestiges, mais en rapport avec les sources, est traité, en collaboration avec Catherine Santschi, dans la **Topographie chrétienne des cités de la Gaule...**, t. III, Provinces ecclésiastiques d'Arles et de Vienne (Paris, 1986, p. 37-48).

Béatrice Privati pour sa part présente **Sézeznin GE: une unité agricole du haut moyen âge** (*Archéologie suisse*, 9-1986-1, p. 9-19). Il s'agit d'un gros ensemble de bâtiments contigus à la nécropole qui a en outre fourni un certain nombre d'objets de céramique et de métal.

Dans la *Revue du Vieux Genève*, 1986 (p. 2-16), Lupe de Azpiazu examine en musicienne les **Anges musiciens à Genève au XV<sup>e</sup> siècle**, c'est-à-dire qu'elle identifie des instruments dont jouent les anges des fresques de Jaquierio à la Chapelle des Macchabées.

Enfin nous avons publié, dans l'*Helvetia Sacra*, Abt. III, *Die Orden mit Benediktinerregel*, Bd I (Berne, 1986) des notices sur les prieurés de Saint-Jean-hors-les-Murs (p. 711-723), Lully (p. 802) et Satigny aux périodes très anciennes (1487-1489).

Jean-Etienne GENEQUAND

## XVI<sup>e</sup> siècle

L'année 1986 tout entière fut celle de la commémoration du 450<sup>e</sup> anniversaire de la Réformation. Ce fut donc l'année d'une multitude de publications, destinées à tous les publics et rappelant par tous les supports visuels possibles cet événement central dans l'histoire et dans la conscience genevoises. Cette commémoration s'est voulue non seulement historique et patriotique, mais chercha aussi à souligner la vocation particulière de la ville et à affirmer la continuité de son message et de son attitude. Il s'agissait, en «faisant mémoire», de tirer du passé un message créateur et une réflexion novatrice.

La Réforme est à l'évidence un phénomène religieux et un phénomène historique, un phénomène genevois et un phénomène européen: il est donc difficile — et inévitablement arbitraire — de faire pour cette chronique, qui se doit d'être historique et genevoise, un choix entre les ouvrages proprement historiques et ceux qui relèvent davantage de la théologie, de la spiritualité, de la littérature ou de l'histoire européenne.

**L'Aventure de la Réforme**, sous la direction de Pierre Chaunu, Paris 1986, est certainement le maître-livre de cette commémoration et souligne d'emblée l'impossibilité de classer le phénomène étudié dans une quelconque catégorie. Rédigé par seize spécialistes de l'histoire du protestantisme, muni d'illustrations magnifiques, d'un index et d'une bibliographie, il constitue un vaste panorama incluant les mouvements qui ont précédé la Réforme, la description du contexte politique et social dans lequel elle s'est déroulée et l'évocation de son destin dans les périodes ultérieures au XVI<sup>e</sup> siècle, le siècle de la «déchirure». Cette large fresque dépasse très amplement le contexte genevois, et donc celui de

cette chronique, mais Genève en est en quelque sorte l'épicentre, comme l'indique d'emblée la jaquette de l'ouvrage où l'on voit une représentation de la petite ville du XVI<sup>e</sup> siècle serrée derrière ses remparts. Le chapitre sur Calvin (d'Alexandre Ganocsy) donne une description à la fois synthétique et précise de la jeunesse du Réformateur, analyse les sources de l'*Institution chrétienne*, souligne la curieuse cohabitation chez Calvin de propos antiromains et de manifestations de fidélité à la couronne de France. Après l'évocation des années strasbourgeoises, on y lit la description de l'organisation de la ville-Eglise, et l'évocation de la montée, avec l'assurance doctrinale, d'une certaine intolérance, qui cohabite pourtant avec une grande souplesse dans les rapports avec les Eglises sœurs. Un portrait nuancé, scientifique, exempt de toute hagiographie, comme de tout préjugé. Le lecteur trouvera également des passages sur Genève dans les chapitres sur l'orthodoxie protestante (par Olivier Fatio) et sur la Réforme au quotidien (par William Monter), qui donne une description précise du fonctionnement de la pieuse société genevoise telle qu'elle avait été modelée par Calvin et par Bèze. En bref, il s'agit là d'un ouvrage de référence, qui permet de placer toute problématique de détail dans un contexte plus vaste.

Plus modeste, **1536: Quelle Réforme** (Genève, 1986), est un ouvrage qui se donne pour but de dire à ses lecteurs l'essentiel du message que voulaient véhiculer les manifestations du 450<sup>e</sup>. On y trouve aussi bien les dessins de Michel Devrient que des contributions historiques: celle d'Alain Dufour s'attache aux faits; l'alternance de la description des épisodes militaires et politiques avec celle des épisodes religieux fait bien sentir combien les deux phénomènes, bien que distincts, étaient liés dans cette époque que l'on peut qualifier de révolutionnaire. Celle d'Olivier Fatio s'attache aux idées et souligne l'importance de la date de 1555, seconde révolution genevoise, qui est l'accession au pouvoir de la seconde génération, formée depuis l'enfance suivant les principes de la Réforme et dont la personnalité type est celle du grand magistrat Michel Roset. J.-C. Favez rappelle le mythe que représenta Genève à travers toute son histoire, tandis que Henri Mottu reprend les idées-forces de la Réforme et les exprime dans le contexte d'aujourd'hui.

Les **Confessions et Catéchismes de la foi réformée** (édités par Olivier Fatio et alii, introduits par Gabriel Widmer, Genève, 1986) sont l'expression d'une de ces idées fondatrices: la suprématie de la Parole. L'anniversaire était donc l'occasion de mettre à disposition ces textes fondamentaux, dans une édition de vulgarisation, précédés chacun d'une introduction historique et de quelques références bibliographiques. Ces textes, productions théologiques et littéraires de la Réforme, intéresseront l'historien, dans la mesure où ils sont datés et dépendants du contexte dans lequel ils ont été rédigés.

Dans **La Réforme à Genève: aussi une histoire de réfugiés** (*Les Cahiers protestants*, N<sup>lle</sup> série, juin 1986, n<sup>o</sup> 3. Racisme. Réfugiés. Responsabilité) Liliane Mottu cherche à quantifier l'afflux des réfugiés à Genève pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle et parvient, grâce à une combinaison de sources multiples, à établir que la population de la ville avait pratiquement doublé en 1560, par rapport à son niveau de 1536. La population diminuera ensuite, mais ces chiffres suffisent à souligner l'importance de l'apport économique et intellectuel de ces

réfugiés, qui contribuèrent sans doute à sortir Genève du marasme économique dans lequel elle se trouvait plongée depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

La brochure publiée par le Département de l'instruction publique pour le cycle d'orientation et intitulée **Genève, 1536, l'indépendance et la Réforme** est un instrument d'enseignement commode et d'une très bonne tenue. Collective, rédigée par une équipe de maîtres, elle ajoute avec bonheur à son récit la publication de quelques textes, extraits des Registres du Conseil, des Ordonnances ecclésiastiques, de sermons de Calvin ou de la chronique de Jeanne de Jussie. Enfin, elle se termine par «l'Ordre du Collège de Genève» destiné, non sans quelque ironie, à faire réfléchir les collégiens actuels sur les conditions de travail de leurs prédécesseurs... (Genève, 1986). Gabriel Mützenberg y trace un portrait fort sympathique du Réformateur, souvent maltraité par les manuels scolaires, «afin, disent les auteurs, que la fumée du bûcher de Servet n'empêche pas à jamais la ville à laquelle il consacra son existence de reconnaître ce qu'elle lui doit». Du même auteur, **La Réforme, vous connaissez?** (Fontenay-sous-Bois, 1985) est une sorte de galerie de portraits des principaux personnages de la Réforme. La petite plaquette **Des Hommes, Une idée: la Réforme** poursuit un peu le même but, offrant pour chacun d'entre eux un portrait et une petite notice, très variées puisqu'elles sont dues à de nombreux auteurs (Genève, 1986). Henry Babel cherche à expliquer **Pourquoi Genève adopta la Réforme** (Genève, 1986), tandis que tous les événements qui agitèrent alors la ville sont décrits dans une bande dessinée intitulée **L'homme de Genève, la vie de Jean Calvin et la Réforme à Genève** (dessins de Umberto Stagnaro, texte de Giorgio Tourn, avec la collaboration de Franco Giacone, Turin, 1986). Le dessin en noir et blanc est précis et soigné, un peu austère au dire des habitués du genre, mais bien fidèle à son modèle; les personnages ne sont ni caricaturés ni réduits, et le livre est fort amusant dans ses reconstitutions géographiques de ce que devaient être le Molard, la Madeleine, l'Eglise des Franciscains, Ferrare ou Strasbourg.

Signalons enfin la parution du texte du spectacle donné sur le parvis de Saint-Pierre à l'occasion de l'anniversaire: **1536, la Réforme et l'Esprit de Genève**; ce texte, littéraire, qui se veut commémoration d'une inspiration, échappe donc à notre objet, mais est muni d'un appareil de notes et d'une bibliographie qui en justifient tous les éléments historiques (Genève, 1986).

Béatrice NICOLLIER

## XVII<sup>e</sup> siècle

Quelques brefs articles et une édition d'importance majeure entrent cette année dans la tranche chronologique du XVII<sup>e</sup> siècle. Commençons par les premiers.

Ces articles ont pour objet les deux grands événements du XVII<sup>e</sup> siècle genevois, l'Escalade et la Révocation de l'Edit de Nantes. Cette dernière a inspiré à Charles Aubert une petite étude sur les **Péripéties et aspects financiers**

du **second Refuge**, au travers du journal du réfugié Jacques Babault-Bézar, originaire de Gien-sur-Loire, qui plaçait auprès de marchands-banquiers genevois et zurichois les sommes d'argent que lui avaient confiées sa famille et son entourage (*Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 17-20). L'Escalade a pour sa part retenu l'attention d'Anne-Marie Piuz et de Matteo Campagnolo. Avec un grand talent de vulgarisatrice, Anne-Marie Piuz brosse en quelques pages un tableau vivant mais sombre de **L'économie genevoise en Europe à l'époque de l'Escalade** (*Escalade de Genève*, 384<sup>e</sup> année, 1986, p. 559-569), et de ses conséquences pour le Genevois moyen, paysan ou citadin. Mais la manufacture et l'exportation des étoffes de soie et de laine, ainsi que le commerce des épices et drogues hollandaises, confèrent à l'économie genevoise une dimension internationale.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'«histoire n'est qu'une branche de la théologie, et la Bible est la source de la science historique de l'époque» (p. 552). Cette constatation sert de point de départ à Matteo Campagnolo pour son analyse de la signification que revêt pour la Compagnie des Pasteurs cet événement d'histoire immédiate que fut pour elle l'Escalade. Dans les récits que la Compagnie envoie à des Eglises amies, M. Campagnolo décèle toutefois un certain conformisme dans le langage biblique, qui se fige et emprunte le chemin menant à l'idéologie (**La Compagnie des Pasteurs de Genève entre l'histoire et la légende de l'Escalade**, dans le même numéro de *l'Escalade de Genève*, p. 550-558).

C'est un sujet que M. Campagnolo connaît bien, puisqu'il est, avec Gabriella Cahier, le coéditeur du tome VIII des Registres de la Compagnie des Pasteurs, 1600-1603, auquel son article peut servir d'introduction. Nous en arrivons à ce beau volume qui vient s'ajouter à une série déjà impressionnante. Le huitième tome nous plonge dans le XVII<sup>e</sup> siècle naissant. Inutile d'insister sur le grand intérêt de cette édition critique, dont les deux auteurs maintiennent la haute tenue scientifique.

Si l'Escalade tient la vedette dans les procès-verbaux de la Compagnie ici transcrits, le réseau de relations européennes de celle-ci, ses interventions auprès du Conseil, la gestion du Collège, ses prises de position dans les questions somptuaires ou de mœurs, son action en matière d'assistance, et, bien entendu, les débats théologiques et les affaires d'organisation ecclésiastique, continuent de scander ses réunions (**Registres de la Compagnie des Pasteurs de Genève**, tome VIII, 1600-1603, publiés sous la direction des Archives d'Etat de Genève par Gabriella Cahier et Matteo Campagnolo, Genève, 1986).

Barbara ROTH-LOCHNER

### XVIII<sup>e</sup> siècle

L'histoire de Carouge, qui fêtait en 1986 le bicentenaire de son accession au titre de «ville», a fait l'objet de plusieurs publications.

Parmi elles, signalons l'ouvrage collectif **Des hommes, une ville, Carouge au XIX<sup>e</sup> siècle**, qui effleure le XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'article d'Eric Golay retraçant

l'éphémère existence d'une société jacobine pendant les années révolutionnaires. Dans **Carouge, ville royale**, la plaquette publiée par la municipalité, Paul Guichonnet éclaire avec un grand talent de vulgarisateur l'histoire de la ville, en replaçant sa création dans le contexte européen de la fin du siècle des Lumières. Il montre que, s'inscrivant dans un mouvement d'urbanisation plus général, les intentions des rois de Sardaigne ont été moins de faire de Carouge une rivale politique ou religieuse de Genève que de profiter de la prospérité économique de la cité de Calvin. L'analyse des structures économiques et sociales amène l'historien à d'intéressantes remarques sur les mentalités carougeoises à la fin de l'ancien régime. Toujours dans le cadre de la commémoration de Carouge, le comité d'organisation a édité une brochure qui, présentant l'organisation et le déroulement des festivités, a l'intérêt de contenir un dossier de presse et les textes des conférences données à cette occasion (**Le Bicentenaire de Carouge**, novembre 1986).

La première ascension du Mont-Blanc, par le D<sup>r</sup> Paccard et le guide Balmat, en août 1786, a été marquée par une remarquable exposition présentée à Annecy, puis à Genève. Une équipe de huit historiens et historiens de l'art, spécialistes de la Savoie, s'est proposé de saisir l'histoire de la **Découverte et sentiment de la montagne, 1740-1840**, à travers la collection de Paul Payot, un banquier de Chamonix. Le catalogue, fort bien illustré, s'attache à décrire l'évolution de tout un imaginaire lié à la haute montagne, aux «glacières». La toponymie, les textes littéraires, les récits et les journaux, les «itinéraires», les gravures, les estampes et les croquis sont mis en relation pour expliquer comment la montagne a cessé au XVIII<sup>e</sup> siècle d'être terrifiante et inaccessible, pour devenir, d'une part, objet de contemplation et de méditation devant la force et la beauté de la nature et, d'autre part, objet d'intérêt scientifique. Relevons qu'une annexe évoque les milieux artistiques et scientifiques genevois dans la deuxième moitié du siècle et présente d'utiles notices biographiques des artistes cités. Sur l'histoire des perceptions de la montagne, on ne peut ignorer le livre de Philippe Joutard, **L'invention du Mont-Blanc**, coll. Archives, Paris, publié la même année.

C'est encore un anniversaire que souligne Paul Waeber, en proposant une nouvelle mise en perspective du «Voyageur sentimental», œuvre de jeunesse de François Vernes, parue en 1786. Après avoir évoqué le milieu familial de l'auteur — le conflit entre son père, le pasteur Jacob Vernes et Rousseau, l'importance de son oncle Jean-Jacques Juventin, du parti des Représentants —, Paul Waeber suit le jeune François Vernes dans ses tribulations littéraires parisiennes. D'abondants extraits de ses lettres à son père témoignent de sa soif de réussite et de son besoin de démontrer que les livrets d'opéras ou les romans peuvent aussi bien conduire à la fortune que le commerce, activité à laquelle le destinait son père. Ecrites pendant tout son séjour, entre mars 1786 et novembre 1787, les premières lettres évoquent son enthousiasme et sa certitude de réussir, les dernières sa lassitude et sa difficulté de résister aux séductions de la capitale... (**Autour du «Voyageur sentimental» (1786): François Vernes dans la fougue de ses vingt ans**, dans *Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 68-74.)



L'histoire intellectuelle est également abordée dans son aspect plus matériel par des études sur le monde des librairies, des commis et des typographes.

Silvio Corsini présente de larges extraits d'une correspondance entre un libraire lausannois, Marc-Michel Bousquet, et François Grasset, son commis — puis rival — à Paris. Miroir du monde de la librairie romande et de ses contacts parisiens, ces lettres évoquent les projets d'établissements dans la capitale, les relations avec les libraires étrangers et avec la police du royaume. Elles reflètent surtout l'extrême sensibilité de Bousquet, son attachement et son amitié pour Grasset, mais aussi sa haine contre les frères Cramer, les éditeurs de Voltaire. (**Ne pensez plus à d'autre fortune qu'à la librairie: autour de quelques lettres adressées par Marc-Michel Bousquet à François Grasset en 1754 et 1755**, dans *Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 38-45.)

C'est dans un article très joliment illustré de vignettes et de médaillons que Bernard Lescaze présente l'ouvrage de Jacques Rychner, *Genève et ses typographes vus de Neuchâtel, 1770-1780*, publié en 1984. Après quelques considérations esthétiques sur l'aspect extérieur du livre, l'historien montre l'intérêt de son contenu sans négliger les notices biographiques, l'iconographie et l'utile vocabulaire spécialisé. Surtout, il situe la démarche de Rychner dans la recherche historique la plus actuelle; comme Robert Darnton, Rychner s'intéresse à la matérialité du livre, au monde de sa production, celui des artisans et des ouvriers typographes. Bernard Lescaze expose avec talent la richesse d'une telle approche, qui débouche sur des perspectives nouvelles tant pour une histoire économique et sociale, que pour une histoire des mentalités populaires encore à écrire. (**Les ouvriers du livre dans leurs lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle: à propos d'un ouvrage récent**, dans *Librarium*, 29. Jahr, H. 1, 1986, p. 36-55.)

«Anch'io son pittore» — moi aussi, je suis peintre. Par ces mots, Garry Apgar situe d'emblée son propos: il faut reconsidérer la place de la découpe dans l'histoire de l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle et redécouvrir des artistes tels que Jean Huber. L'analyse d'une centaine de ces petits chefs-d'œuvre amène l'auteur à remettre en cause certaines idées reçues sur leur format ou sur leur sujet; ainsi, on connaît surtout les séries consacrées à Voltaire, mais Huber s'est aussi attaché à saisir des paysages, des scènes de vie ou des événements, qu'il traite comme un peintre, mais avec des ciseaux et une feuille blanche. Après avoir établi la distinction entre le «canivet», de tradition germanique, et le «portrait à la Silhouette», à la mode en France vers 1760, Garry Apgar montre toute l'originalité et le raffinement de cet art chez Huber. Cependant, la fragilité de ces œuvres, leur appartenance à un genre mineur et populaire, ainsi que leur nombre limité sur le marché de l'art, expliquent que, de son temps déjà, on ne leur ait pas rendu justice. (**Anch'io son pittore: Jean Huber, maître de la découpe**, dans *Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 46-53.)

Les **Deux documents topographiques (1732, 1738)** présentés dans la revue *Musées de Genève*, n° 269, p. 11-17, sont l'occasion pour Paul Waeber d'aborder les relations entre Genève et la Sardaigne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le premier, un plan des frontières dressé par les géomètres sardes afin de lutter contre la contrebande, montre l'importance de ce phénomène dans la région. Le second, un croquis du débouché du pont d'Arve, met en évidence la

permanence des lieux ainsi que la pacification des relations entre Genève et sa voisine sarde, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans **Voltaire créancier du duc de Wurtemberg: correspondance inédite**, publié dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 86/5, p. 876-886, Emile Lize présente des extraits de lettres, datées de septembre 1767 à avril 1769, échangées entre le philosophe et les représentants du prince, son débiteur; Voltaire y fait la preuve de ses talents d'homme d'affaires. Créancier «autant inquiet que redoutable», le seigneur de Ferney n'hésite pas à employer le ton le plus dur pour menacer de poursuites son noble débiteur. Son talent procédurier contribua sans doute au règlement de ce contentieux, en moins d'une année; et son sens des affaires l'amena à accepter de nouvelles transactions avec le duc, pourtant bien mauvais payeur.

La correspondance d'Albert Gallatin, installé en Amérique depuis 1780, apparaît comme le reflet des rêves et des réalités rencontrées par les émigrés genevois à la suite des troubles de 1794. Catherine Blondel trace un «portrait type» de l'émigrant genevois et s'interroge sur ses motivations: bien sûr, la peur a sa part, mais c'est surtout le projet de fonder des colonies agricoles en Amérique qui ressort de ces lettres. Dans l'explication de cet imaginaire, on peut reprocher à l'auteur d'avoir négligé les idées sur l'agriculture mises en vogue par les physiocrates, pour privilégier un peu à la hâte le «grand mythe de la frontière» et l'image d'une Amérique propagée par la littérature. (Catherine Blondel, **Albert Gallatin: un Genevois en Amérique** dans *Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 64-67.)

Revenons à Genève, pour suivre avec Barbara Roth-Lochner **L'évolution de l'activité notariale à Genève aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles**, dans un article publié dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 33, janvier-mars 1986, p. 96-113. L'auteur y apporte un nouvel éclairage sur une profession encore mal connue, tout en suggérant d'intéressantes idées touchant à des faits de mentalités. Son analyse, basée sur une méthode quantitative, mesure dans la longue durée les changements du travail du notaire et de ses rapports avec ses clients. L'auteur constate ainsi que le cumul des fonctions est fréquent, que si les notaires semblent se spécialiser, c'est plus dans une clientèle donnée que dans un type d'actes; elle montre comment, au cours des siècles, le notaire a quitté son banc des quartiers commerçants pour s'installer dans une étude, en même temps que les actes commerciaux diminuent au profit des actes familiaux. Barbara Roth-Lochner présente également une courbe saisonnière des actes, qui met en évidence l'originalité du cas de Genève où les notaires travaillent moins en été et en automne — conséquence sans doute de la proximité de la campagne et de ses grands travaux. Montrant par ailleurs l'augmentation, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des testaments faits devant le notaire, l'auteur y voit un signe de la baisse de la croyance au «testament-cause de mort»; constatant enfin la diminution progressive du nombre des notaires dans la population, elle émet d'intéressantes hypothèses sur les progrès de l'alphabétisation, sur l'existence de métiers parallèles et sur l'éventuel essor de l'oralité dans une société qui tend à se policer.

David Hiler apporte une importante contribution à l'histoire de la vie matérielle genevoise par son article **Les sept jours gras du patriciat genevois. Le livre de ménage de Marie Gallatin (1753-1758)**, publié dans *Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 29-37. Son analyse des dépenses alimentaires d'une famille patricienne met en évidence les permanences et les changements des comportements alimentaires des citadins. La force des traditions s'affirme, d'une part, dans la place du vin, du pain et de la viande sur les tables et, d'autre part, dans le goût pour les sauces acides et épicées, généralement faites à base de beurre. L'innovation majeure est bien la diffusion du sucre, luxe qui devient plus accessible dès le milieu du siècle. Le goût des douceurs jouera dès lors un rôle essentiel dans l'apparition de nouvelles formes de consommation — le recours au pâtissier — et de sociabilité bourgeoise avec l'essor des clubs. Notons enfin que, si vers 1750, le café est déjà répandu dans la société, le thé reste le privilège de quelques familles qui se piquent d'anglomanie. Après la qualité, c'est l'abondance des produits servis, qui distingue les riches des plus pauvres; les Gallatins, eux, mangent bien et beaucoup. Se posant la question de l'originalité du «paysage culinaire» genevois, l'historien montre que la tradition calviniste a joué ici son rôle en faisant disparaître les nourritures du carême (poissons et huiles) des habitudes alimentaires des Genevois, cependant qu'aucun discours théorique ni règlement somptuaire n'évoque les repas quotidiens.

La connaissance du tissu urbain genevois s'affine grâce à l'étude publiée dans la *Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 54-63, sur **la population de la rue de la Cité au XVIII<sup>e</sup> siècle**. S'appuyant sur de nombreuses données chiffrées, Nicole Riedweg s'attache à décrire les structures sociales et démographiques de cette population; elle montre l'originalité de cette rue par rapport au reste de la ville et surtout la constante opposition entre son côté gauche riche et son côté droit seulement aisé.

Corinne WALKER

### XIX<sup>e</sup> siècle: I. 1798-1846

L'ouvrage collectif **Des hommes, une ville: Carouge au XIX<sup>e</sup> siècle** (Carouge, La Ligature, 1986, xvi + 203 p.) donne de la cité qui se voulait, aux jours quelque peu dorés de sa fondation, la rivale de Genève, un portrait fort sympathique. En ce qui concerne notre période, quatre contributions ouvrent à l'historien quelques horizons nouveaux. **Etre notaire à Carouge**, par Barbara Roth-Lochner (p. 25-49), jette sur la profession elle-même, sur les conditions dans lesquelles elle s'exerce, et sur la biographie de ceux qui l'ont revêtue sur les bords de l'Arve une vive lumière, même si le sujet se révèle quelque peu aride. Jean Batou, avec **Carouge au rythme de la roue du diable** (p. 51-68), a la tâche plus belle. La filature Foncet-Odier, qui s'installe en 1807 dans un palais inachevé qu'on avait destiné aux séjours du roi de Sardaigne, a le dynamisme des entreprises audacieuses. Ses 10 800 broches en font un géant de l'époque. N'emploie-t-elle pas plus de 500 personnes, soit le tiers de la

population active, des femmes et des enfants pour les 85% au moins? La Restauration, toutefois, disloquera l'association du catholique chevalier Foncet de Montaille, qui ne voulait pas «sa» ville suisse, avec les Odier, négociants réformés et genevois. L'usine ferme en 1822. Laurence Wiedmer, **Carouge a faim. La crise de subsistance de 1816-1817** (p. 69-83), place dans un sujet certes connu des accents locaux — secours autonomes d'abord, puis aide substantielle de Genève — qui nuancent le tableau. Quant à celui que brosse David Hiler, **Vivre à Carouge au XIX<sup>e</sup> siècle (1816-1880). Identité et métamorphose d'une ville qui ne voulait pas devenir une banlieue** (p. 85-112), il abuse peut-être un peu, au début, de certains traits traditionnels: rigorisme calviniste, richesse de Genève — fort amoindrie à la Restauration... Cela est heureusement corrigé par la suite quand il note que certaines idées reçues ne résistent pas à l'examen («les Genevois désireux de quitter la triste enceinte de leur ville»). Ajoutons qu'on est un peu étonné, quand il s'agit de citer un témoignage de caractère social, en ce qui concerne l'indigence notamment, que dans une ville en grande majorité catholique on se réfère uniquement aux pasteurs. Les curés n'en ont-ils rien dit? D'ailleurs, tout l'ouvrage révèle une absence, ou un silence. Carouge semble sans Eglise, et sans école. Et on ne dit rien de ce fait exceptionnel, dans une commune réunie soumise par les traités de 1814, 1815, 1816 à de sévères contraintes confessionnelles, de la construction d'un temple protestant en 1822!

Plus encore que dans ce livre sur Carouge, les couches les plus défavorisées de la société genevoise paraissent au grand jour dans l'étude fouillée de quelques biographies de protégés de l'Hôpital général: **Enfants trouvés et délinquance juvénile autour de 1830**, par Gabriel Mützenberg (*Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 75-81). L'auteur y examine le système d'éducation adopté par la grande institution de «sécurité sociale» fondée à la Réforme et montre à quel point, quand on est mal parti sur le chemin de la vie, il est difficile — mais non impossible — de corriger la trajectoire.

La maison de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle suscite, depuis quelques années, l'attention, voire la passion, de l'historienne d'art Leïla El-Wakil. Elle jette cette fois, dans *Nos monuments d'art et d'histoire* (1986/1, p. 43-50), un regard éclairé sur les humbles dépendances de certains domaines: **Ferme bernoise ou chalet: le «rustique national» en question à Genève au début du XIX<sup>e</sup> siècle**. On y voit, à partir des constructions originales de la campagne La Fenêtre du comte Jean-Jacques de Sellon, fondateur de la *Société de la Paix*, les imitations de sa «maison suisse» du jardinier et la fortune que ses différents avatars, par la suite, connaîtront.

Sur la lancée des travaux qui ont sorti le plus grand sculpteur que Genève ait produit du relatif oubli dans lequel il dormait, Claude Lapaire, dans *Musées de Genève* (258, septembre 1985, p. 7-11), se livre à une très captivante évocation: **James Pradier et le monument de Jean-Jacques Rousseau**. Il y rappelle la genèse de l'œuvre, le succès qu'elle a remporté lors de la souscription, les oppositions qu'elle a suscitées, tant en ce qui concerne la personne et la pensée du Citoyen de Genève — combat d'arrière-garde, note l'auteur, mais ne voit-il pas qu'il rebondit? — que la place publique à laquelle on destinait la statue. En conclusion, il relève que notre grand Töpffer semble être le seul à

avoir perçu le souffle romantique qui passe sur ce chef-d'œuvre, cet «amour fier et tendre dont Jean-Jacques honore sa patrie».

Heureuse initiative, celle de la *Société d'études töpffériennes*, de réimprimer en 1986, à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de la Réformation, de ce même Töpffer, **Août 1835** (Genève, Bonnant, 1835, 19 p.). Ce beau texte sur le Jubilé de 1835, qu'on ne peut toutefois qualifier d'inconnu, comme le fait Jacques Droin dans sa *Postface* — l'auteur de cette chronique l'a mis en exergue tant dans la *Revue du Vieux Genève* de 1977 que dans son *Obsession calviniste* — touche son lecteur par des accents personnels qui ne sont pas tout à fait dépourvus, aujourd'hui, d'actualité.

Gabriel MÜTZENBERG

### XIX<sup>e</sup> siècle: II. 1846-1914

Cette année encore, aucune étude de grande envergure n'est à signaler pour cette période de l'histoire genevoise. Prenons donc patience et contentons-nous pour l'heure de quelques contributions de styles, d'ambitions et de valeurs très divers.

Grâce à Jean-François Pitteloud, une des nombreuses sociétés philanthropiques genevoises du XIX<sup>e</sup> siècle, qui intéresse autant l'histoire religieuse que l'histoire sociale et culturelle, sort de l'ombre. Dans **Philanthropie et lecture populaire: la Société genevoise des publications religieuses 1851-1896** (*Revue suisse d'histoire*, 36 (1986)/4, p. 413-442), il dresse un portrait très complet, extrêmement bien documenté, nuancé mais sans complaisance, d'une société à tous points de vue conservatrice et protestante qu'il a le mérite (et les moyens!) de replacer dans le contexte plus large de la philanthropie genevoise et même, par endroits, étrangère.

Dans un texte malheureusement abrégé, on découvre la diversité originale des moyens utilisés par la Société genevoise des publications religieuses pour sélectionner et diffuser la «bonne littérature»; on découvre aussi l'extraordinaire bonne conscience de ses membres, malgré des résultats souvent décevants. L'utilisation exemplaire des sources, la richesse des références et l'intérêt de la réflexion nous font classer ce texte parmi les «bonnes lectures».

Dans *Histoire et mesure*, 1-2, Paris, 1986, p. 69-84, Gilbert Eggimann nous offre une nouvelle application d'une technique d'analyse très élaborée et nécessitant de gros moyens informatiques, l'analyse factorielle des correspondances: **Révolution industrielle et espace urbain: le cas genevois**. Après avoir déjà utilisé cette méthode en 1976 pour étudier les structures démographiques de Genève au milieu du siècle (voir *BHG* 16 (1976), p. 94), il l'applique maintenant, toujours en anticipation d'une thèse sur l'évolution du paysage urbain à Genève au XIX<sup>e</sup> siècle, aux innovations techniques et commerciales de la deuxième moitié du siècle et à leur insertion dans l'espace urbain (où les nouveaux services et la vente des nouveaux produits s'implantent-ils?), par conséquent à leur intégration à la vie quotidienne des Genevois.

Sans tomber dans le simplisme de la chronique de 1976, nous devons avouer que cette lecture est parfois ardue (p. 75-76), d'autant plus que le texte comporte quelques lacunes fâcheuses, partiellement dues aux limites imposées par la publication: les sources principales ne sont pas indiquées, une citation est dépourvue de référence (p. 74), la chronologie est imprécise, les codes et les abréviations utilisés dans les figures et les tableaux ne sont pas définis, et certains termes mériteraient un minimum d'explication. Cela dit, l'apport de ce travail à l'histoire économique et à l'histoire des mentalités de notre ville n'est pas négligeable. Même un lecteur peu familiarisé avec des méthodes certes très spécialisées retiendra la chronologie de l'apparition de produits et de services nouveaux et, surtout, le mouvement centrifuge de leur diffusion. Si l'innovation commence par s'installer dans la ville ancienne, elle se déplace assez rapidement vers la banlieue, de sorte qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle on peut dire que la tradition est au centre et l'innovation à la périphérie, pour des raisons aussi bien mentales qu'économiques.

L'instrument est suivi de son mode d'emploi: Paul Bairoch, coauteur de l'*Annuaire statistique rétrospectif de Genève*, dont les mérites sont dits ailleurs, nous montre comment interpréter certaines des innombrables informations chiffrées qui y sont contenues, en se limitant à leurs aspects démographiques. Le titre de son article, **Chiffres froids et données vivantes ou quelques aspects de la vie des Genevois depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle vus à travers un annuaire statistique rétrospectif** (*Revue du Vieux Genève*, 1986, p. 82-88), dit assez son intention de faire vivre des colonnes de chiffres dont la froideur et l'austérité ne sont qu'apparentes. Beaucoup de chiffres donc dans ces quelques pages (ce qui ne devrait pas être incompatible avec une rédaction plus soignée), mais aussi et surtout, à travers eux, toute la vie des habitants de Genève, de la naissance à la mort en passant par la formation, l'activité professionnelle, la langue et la foi, et celle de leur ville, ou plutôt de leur agglomération, dans sa croissance.

Cette étude s'étend de 1815 à nos jours, en mettant toutefois l'accent sur la période qui va de 1850 (parce que les données antérieures ne sont pas toujours suffisantes) à la Première Guerre mondiale (parce que l'*Annuaire statistique* ne donne qu'un aperçu de la période 1914-1980). Le lecteur appréciera la mise au point très utile sur la définition de l'agglomération urbaine et aura sans doute envie de se plonger à son tour dans les richesses de l'*Annuaire statistique* pour en explorer d'autres faces.

Paul Guichonnet nous rappelle les liens étroits qui ont toujours uni Genève à la Savoie. Evidents et organiques avant la Réforme, ces liens se font nostalgie après la séparation, et mythe au XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion des naturalistes, des artistes et des écrivains. Dans deux articles sur **Joseph Hornung et la Savoie** (*Le Messager*, 31 janvier 1986, p. 16, et 7 février 1986, p. 16), il nous parle du «plus Savoyard des enfants de Calvin» qui, «comme tous ses compatriotes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, vécut très près de la Savoie, de ses campagnes et de ses habitants». Ce faisant, c'est un aspect méconnu du peintre célèbre qu'il nous dévoile: son activité littéraire, inspirée autant, sinon plus, que son activité picturale par la Savoie et les Savoyards. Enrichi de plusieurs longs extraits de

textes de Hornung, ce portrait d'un «calviniste rabelaisien» souffre un peu, dans sa présentation, des aléas du journalisme.

Pierre A. Frey a étudié avec beaucoup de précision la genèse d'un site bien connu des Genevois et des étrangers dans **Le Monument international de la Réformation, les conditions de la commande d'une sculpture monumentale, Genève 1902-1917** (*Genava*, n.s., t. XXXIV, 1986, p. 171-184). Nous avons volontairement corrigé ici le titre qui apparaît, dans le texte comme dans la table des matières, avec «Mouvement» pour «Monument», ce qui ne peut être qu'une erreur. En faisant non seulement l'histoire, mais aussi la «préhistoire» du Mur des réformateurs, l'auteur nous révèle avec des détails appréciables le rôle des différentes personnes impliquées dans cette entreprise, leurs idées et les débats qui ont eu lieu sur l'emplacement du monument. On retiendra la part prépondérante prise par Charles Borgeaud et le fait que, malgré un vif débat public et un concours international, les données établies entre 1903 et 1905 n'aient guère varié par la suite. On regrettera que les références aux sources manuscrites soient si approximatives et que la chronologie du début de l'étude soit bancale.

Le dessinateur s'est joint à l'historien pour évoquer **Ces lieux où Henry Dunant...** (Société Henry Dunant, Genève, 1986, avec traduction anglaise partielle). Dans ce quatrième volume de la «Collection Henry Dunant», Roger Durand (texte) et Michel Rouèche (dessins) font revivre les principaux édifices liés à la vie de Dunant et à la genèse du mouvement de la Croix-Rouge. Vingt-quatre beaux dessins constituent ce luxueux album, accompagnés de brèves notices qui replacent chaque bâtiment dans le cadre de vie de Dunant, de Moynier, de Dufour, de Maunoir et d'Appia, et précédés d'une introduction qui dit le désir des auteurs de spatialiser les événements et de mettre ainsi en évidence certains rapprochements, certaines proximités. On déplorera seulement quelques traits par trop hagiographiques (p. 22 par exemple) ou naïfs (p. 30).

Terminons ce rapide survol en signalant avec plaisir la parution du sixième tome de l'édition intégrale, sous la direction de Bernard Gagnebin et de Philippe Monnier, du **Journal intime** d'Amiel (*L'Age d'Homme*, Lausanne, 1986). Il n'y a pas lieu de redire ici la valeur et l'intérêt de ce texte, ni les caractéristiques et les mérites d'une publication maintenant bien connue. Mais puisque ce texte, réputé avant tout pour son importance littéraire, culturelle, voire psychanalytique, comporte de très nombreuses et passionnantes réflexions touchant la vie politique et religieuse de Genève, relevons-en une ou deux dans une période assez mouvementée à ces deux égards.

Les 14 cahiers publiés ici couvrent une période de deux ans et demi qui commence le 14 octobre 1865. C'est dire que cette tranche du *Journal* s'ouvre à l'aube d'un bouleversement politique — la chute du régime radical le 12 novembre — qu'Amiel salue le lendemain en des termes plutôt vigoureux: «Le gaspillage, le désordre et la dissolution vont être arrêtés quelque temps. Le progrès du cancer qui nous ronge sera ralenti; mais la guérison de ce mal est invraisemblable. Ainsi James est extirpé, mais son influence est probablement inextirpable. Le virus ultramontain qu'il a inoculé à Genève ne se reposera

que vainqueur de la République» (p. 44). A mi-chemin entre le *Syllabus* et Vatican I, Amiel constate «la déchéance irrémédiable des sociétés qui laissent encore au catholicisme le gouvernement des consciences» (p. 118). On retiendra plutôt, de ce même dimanche 10 novembre 1867 (jour d'élections!), ses pensées sur la démocratie.

Pierre-Alain FRIEDLI

### XX<sup>e</sup> siècle

Faut-il le rappeler, l'année 1986 a été marquée à Genève par la célébration du 450<sup>e</sup> anniversaire de la Réformation. Ce fut une grande fête populaire, à la fois spirituelle, historique et patriotique; la mobilisation des secteurs les plus divers de la population genevoise a constitué un moment exceptionnel, riche en dévouement et en créativité de tous ordres. Un reflet de ce vaste déploiement d'énergies et de talents a été fort heureusement fixé pour l'histoire dans une copieuse plaquette intitulée: **1536-1986. 450<sup>e</sup> anniversaire de la Réformation à Genève** (Fondation du 450<sup>e</sup> anniversaire, 1986, 213 p.). On y trouve, en plus d'une liste impressionnante de personnalités faisant partie du Comité d'honneur, les messages de diverses autorités cantonales, nationales et internationales. Dans un chapitre II, des textes brefs signés: Olivier Reverdin, André Chavanne, Guy Fontanet, Monique Bauer-Lagier, Alexandre Safran, proposent autant de significations qu'a suggérées à leurs auteurs la célébration d'un événement qui a été décisif pour l'histoire de Genève, et que les organisateurs ont voulu situer dans une perspective idéale afin «d'éclairer le présent et de libérer l'avenir». La liste des Eglises réformées invitées aux manifestations témoigne du rayonnement mondial, spirituel et missionnaire de la Genève protestante, tandis que le programme des manifestations, qu'elles soient spirituelles, musicales, artistiques et didactiques, illustre le magnifique déploiement d'énergie, d'imagination et de talent auquel le 450<sup>e</sup> anniversaire a donné lieu. Les Genevois ont réussi la démonstration d'unir leurs forces dans un vaste mouvement d'inspiration fraternelle et œcuménique.

Dans ce contexte de festivités solennelles, il n'y a pas à s'étonner outre mesure que Calvin lui-même ait retrouvé une certaine popularité même si celle-ci s'est donnée une expression inattendue, mais bien de notre temps. En effet, sous le titre: **Calvin revient** (Saint-Gervais, M.J.C. de Genève, Papiers Gras et Centre Marignac, 1986) a été confectionné un album de bandes dessinées sélectionnées par un concours auquel se sont intéressés trente-cinq dessinateurs et scénaristes amateurs de 12 à 61 ans, concours organisé justement à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de la Réforme. Seuls les meilleurs dessins ont été retenus pour la publication. Dans les diverses aventures prêtées à Calvin, imaginées par les dessinateurs inspirés aussi bien par l'histoire que par l'actualité, le grand Réformateur «y est beaucoup moins malmené qu'on pouvait le prévoir, dans une forme d'expression aussi sulfureuse et non conformiste que la bande dessinée», écrit Ariel Herbez, dans l'avant-propos.



Pour rester dans la Genève du protestantisme vécu avec intensité par un Genevois cultivé et sensible, humaniste et contemporain, citons **Ma vie de Pasteur. Première partie** (Genève, 1986, 237 p.) publié par le prédicateur bien connu de Saint-Pierre, Henry Babel. Celui-ci nous invite à une sorte de «voyage intérieur qui, dès mon enfance, m'a conduit à mener la lutte que je mène aujourd'hui encore et que j'espère poursuivre tant que je vivrai». Il espère montrer «quelles peuvent être les origines d'une vocation et comment certaines circonstances extérieures peuvent contribuer à son réveil sans pour autant suffire à l'expliquer» (p. 7). Le propos est par conséquent fort élevé. Ainsi les anecdotes liées à la famille, à l'enfance et à la jeunesse sont émaillées de réflexions philosophiques ou spirituelles. Cependant, au-delà des propos sages de l'homme d'Eglise, Babel restitue, de page en page, une atmosphère qui imprégnait les rues et les maisons du vieux Genève, bourdonnantes de vie, de facéties, mais aussi où régnait une certaine gravité dans les gestes et les comportements; aux événements familiaux qu'il relate, il sait magnifiquement donner signification et densité. L'art du portrait et de la description psychologique fait en outre de ce récit un document précieux sur les hommes, les mentalités ainsi que sur les débats d'idées, pour une bonne part de ce XX<sup>e</sup> siècle, de l'entre-deux-guerres jusqu'à l'installation de l'auteur comme pasteur à Saint-Pierre, au printemps 1962. En cours de route, Babel nous fait pénétrer dans ses activités pastorales au Grand-Saconnex, à Londres, à Lyon, à Strasbourg, à Vandœuvres, à Utrecht, à Genève, bien sûr; on y découvre un homme d'Eglise, actif, mêlé passionnément aux débats théologiques, ouvert aux autres, sensible aux grands enjeux de la société au niveau spirituel et moral.

C'est de la vie d'autres Genevois dont nous parlent les auteurs suivants. Dans *Musées de Genève* (270, 1986, p. 16-20) Corinne Chevrot présente **Jacques Chenevière (1886-1976)** à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Il s'agit d'une notice biographique et d'une présentation de l'œuvre de l'homme de lettres genevois qui «semble à présent entré dans le classique «purgatoire» des écrivains». Après une enfance et une jeunesse plutôt parisiennes, c'est le déclenchement du premier conflit mondial qui va fixer Chenevière à Genève, ayant opté pour l'engagement dans l'armée suisse. Le président de la Croix-Rouge, G. Ador, fait appel à lui pour collaborer à la création de l'Agence centrale des prisonniers de guerre. Il trouvait ainsi une seconde vocation qu'il mènera au sein du CICR durant de longues années, parallèlement à une activité de romancier et de critique littéraire, notamment au *Journal de Genève* de 1933 à 1961. Il publia en 1966 une autobiographie qui constitue une introduction fort dense au monde des lettres françaises et romandes, du début du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années septante.

Quant à la publication de Francis Ley, **John Gignoux 1860-1930** (Paris, Barré & Dayez, 1986, 50 p.), il s'agit d'une biographie en survol de l'homme politique genevois, de l'animateur vigoureux du parti démocratique ainsi que de l'habile négociant en gros de combustibles, installé sur la commune des Eaux-Vives dont il a été longtemps le maire (1904-1918), et du vice-consul de Belgique. Député de 1892 à 1923, Gignoux s'est rendu célèbre par son éloquence à la tribune du Grand Conseil, notamment par le vibrant discours qu'il pro-

nonça, le 23 mars 1913, à propos de la convention du Gothard qui avait soulevé une vague d'indignation dans l'opinion publique; dans ce discours, le vice-président du Grand Conseil qu'était Gignoux déclara notamment qu'il envoyait ses «félicitations patriotiques» aux collégiens qui avaient osé manifester sur la Treille contre le Conseil d'Etat protégé par les gendarmes. Le spectacle de cette jeunesse mobilisée pour une cause nationale lui donnait confiance en l'avenir du pays, dit-il. «La Suisse ne peut déchoir parce que ceux qui en ont la garde ont faibli un instant. Le peuple est là qui ne permettra pas que des erreurs regrettables se renouvellent.» Etranges propos sur les lèvres de ce libéral-conservateur. Mais, il devait encore par la suite surprendre plus d'un de ses coreligionnaires politiques. Elu au Conseil d'Etat en novembre 1918, il en fut le président. Il allait certes être confronté aux nouvelles responsabilités qui incombaient à Genève du fait de sa désignation comme siège de la SDN. Cependant, sur le plan cantonal, il allait être l'artisan malheureux d'une réforme fiscale; en effet, la «loi Gampert» d'impôt sur le revenu, adoptée le 24 mars 1923, après avoir subi de très nombreux amendements par le Grand Conseil, n'a pas suffi à redresser les finances de l'Etat dont les besoins s'étaient considérablement accrus depuis la guerre, selon une évolution générale constatée dans les autres Etats. Le délabrement des finances genevoises fut imputé à Gignoux qui s'efforçait désespérément d'ajuster les recettes de l'Etat aux dépenses croissantes qu'occasionnaient les nouvelles tâches qui lui avaient été confiées. Aussi termina-t-il sa carrière politique dans un climat d'hostilité et d'impopularité. Il ne fut pas réélu en 1924. En annexe sont reproduits des articles nécrologiques parus dans divers journaux de Suisse romande à la suite de sa mort survenue le 14 août 1930.

On trouve une brève notice biographique de **William Rosier, 1856-1924**, géographe et politicien genevois préparée par C. Fischer, C. Mercier et C. Raffestin dans *Geographers Biobibliographical Studies*, vol. 10 (1986), p. 149-154. Premier détenteur de la chaire de géographie à l'Université de Genève en 1902, il est l'auteur de nombreux manuels de géographie générale destinés à l'enseignement primaire et secondaire, publiés de 1888 à 1923. Chef du Département de l'Instruction publique de 1906 à 1918, il contribua à la création en 1915 de la Faculté des sciences économiques et sociales dont il a été le doyen de 1922 à sa mort en 1924.

C'est un Genevois vivant que nous présente Claude Tappolet: **André-François Marescotti** (Genève, Georg, 1986, 125+xx p.). On découvre l'origine, la famille, l'enfance du compositeur carougeois; on suit les étapes de sa formation; on nous énumère les maîtres qu'il a fréquentés. Mais l'essentiel de l'ouvrage est consacré évidemment à la présentation de l'œuvre, d'abord des compositions symphoniques et des pièces pour piano qui ont constitué la première vague créatrice du musicien. Puis c'est une incursion dans la période de la remise en question, à la fin des années quarante, au cours de laquelle Marescotti s'est acharné à trouver une troisième voix entre la musique tonale ou modale classique et la musique atonale moderne, celle de la musique antitonale, c'est-à-dire une musique qui refuse toute tonalité ou toute modalité. Son but, à l'instar de Claude Debussy avant lui, était «d'écrire une musique à

la mesure de l'homme, musique éloignée de toute spéculation cérébrale comme d'un langage périmé» (p. 42). Tappolet analyse ensuite les œuvres issues de la nouvelle écriture dodécaphonique. L'étude est complétée du catalogue des œuvres et d'un album de photos.

Léonard Morand, **Aloys ou les vignettes du charme** (*Revue du Vieux Genève*, 1986, 16 (1986), p. 94-98). L'itinéraire tout en zigzag du dessinateur Aloys, né Yves-Aloys Robellaz, est brièvement retracé. Collaborateur régulier à la *Voix ouvrière* dès 1978, puis de *Charlie Hebdo* pour un peu plus d'une année, le jeune auteur de bandes dessinées est resté fidèle à un système de valeurs inspiré d'un monde fruste, loin de l'argent et du culte du pouvoir, mais qu'il sait exprimer avec un art graphique et une élégance remarquables. Des repères chronologiques concernant la vie et l'œuvre d'Aloys ainsi que quelques extraits de bandes dessinées complètent cette présentation.

Avec **Genève à la rencontre de la Suisse** (Genève, Association internationale d'éditions, 1986, 206 p.), on parcourt le livre-souvenir officiel, richement illustré, édité en français, allemand, italien, romanche et anglais, à l'occasion de la «Fête fédérale des Costumes suisses de Genève», les 21 et 22 juin 1986.

Antoine FLEURY